

més, la débandade dans la direction de la ville ; la capitale menacée et prise, les habits usés des gardes françaises tout rougis et étendus pêle-mêle dans la forêt, la France chassée d'Amérique. Il revoit tout cela et murmure : C'est ma faute.

Était-ce bien sa faute comme il le croyait ? Nul ne le saura jamais. La douleur de la défaite n'avait elle pas suffi à obscurcir son intelligence et à introduire dans son cœur des remords sans motifs ? A force de l'entendre s'accuser lui-même, des patriotes avait fini par le croire coupable, le pauvre insensé, et lorsqu'ils passaient près de lui, ils détournent les yeux.

Quoi de plus admirable pourtant que la conduite du vieux soldat désapprît le rire du jour où il fut vaincu, qui s'isola dans les rues de Québec, comme une Thèbaïde, dégouté du monde, trahi par la gloire, jugé sévèrement par les patriotes, ennemi du bruit, insensible à tout, plus attristé des félicitations que des blâmes ?

Dans leur retraite, les anciens soldats ont une amère consolation. Ils se retirent dans quelques villes de garnison et s'installent à proximité d'une caserne. Ils se réveillent au clairon ; ils entendent tous les appels. Leur fenêtre plonge parfois sur la porte du quartier et ils aperçoivent le factionnaire devant la grille, et derrière dans la cour, le sergent de garde qui va et vient, l'arme à bretelle, les hommes du peloton de punition immobiles en face du mur, les soldats de corvée qui balaient les cours, les compagnies qui s'alignent pour l'appel, les enfants de troupe qui sortent pour aller à l'école sous la conduite d'un corporal ; les conscrits en manches de chemises qui remontent, leur gamelle bouillante dans les deux mains.

Quand avec cela ils ont eu des grades supérieurs, les officiers les saluent lorsqu'ils viennent assister aux exercices sur la place d'armes. Les soldats, à la pose, les regardent avec admiration et se racontent leurs campagnes.

Flamand s'était volontairement sevré de tout cela.

L'homme qui avait dignement servi cinquante ans ne pouvait plus sentir l'uniforme ni la caserne, depuis que l'uniforme de la garnison de Québec était un uniforme étranger, depuis qu'un fonctionnaire anglais montait la garde à la porte de la caserne où avait logé sa compagnie. Il en vint à s'isoler encore davantage, à renoncer à toute sortie, à se cloîtrer hermétiquement dans sa chambre.

A qui bon sortir ? Tout ce qu'il voyait lui rappelait la défaite. Lui, qui connaissait mieux les détails du service qu'un cuisinier en pied, la vue d'un sabre l'horripilait. A des amis qui avaient parlé de le marier il avait répondu en haussant les épaules : Vous me croyez vivant ; je suis mort depuis la capitulation de Québec. Un mort ne se marie pas.